

Claudia Bührig, *Das spätkaiserzeitliche Bogenmonument extra muros in Gadara (Umm Qais). Städtebauliche Bedeutung und Funktion eines freistehenden Torbaus an der Schnittstelle von Stadt und Umland*. Avec une contribution de Klaus Stefan Freyberger. *Orient-Archäologie*, tome 21. Gadara, tome I. Éditeur Marie Leidorf, Rahden 2008. Deux volumes, texte et appendices 468 pages avec 50 figures, 70 tables, 44 tables hors texte.

Claudia Bührig présente une monographie exhaustive consacrée à l'arc monumental construit, extra muros, à l'ouest de la ville de Gadara. Le point de départ de l'étude est une fouille systématique d'une partie significative des ruines suivie d'un examen minutieux de tous les aspects techniques de la construction en partant des matériaux, de leur élaboration et de leur mise en place pour aboutir à une proposition de restitution. La publication reprend sous une forme complétée et réélaborée la thèse soutenue par l'auteur, sous la direction de Adolf Hoffmann, à la Faculté d'Architecture de la Brandenburgische Technische Universität Cottbus en 2002. La compétence de l'auteur est particulièrement sensible dans des analyses techniques rigoureuses appuyées sur une documentation présentée d'une manière complète mais concise. La documentation est réunie dans le tome II. Un double catalogue fournit un inventaire complet des éléments de la construction: Les vestiges conservés in situ sont décrits dans un ordre topographique, l'ensemble des blocs ayant appartenu à l'architecture, dans un ordre typologique. Une illustration très complète réunit, dans le volume de texte, des figures au trait et, dans le volume II, des planches de photographies et des dessins des différentes catégories de blocs d'architecture. Un compartiment rigide protège un ensemble de plans, relevés et restitutions, imprimés comme des documents indépendants à des échelles différentes mais cohérentes, ce qui facilite les comparaisons. Ainsi le lecteur dispose de l'ensemble de la documentation pour suivre et vérifier, pas à pas, la démarche de l'auteur.

Le site d'Umm Qeis, situé sur le plateau calcaire de Arḏd al-ʿAlā, a été identifié dès 1806 par Ulrich Jasper Seetzen comme celui de l'antique Gadara. La construction en ruines, située à environ mille trois cent mètres à l'ouest du noyau urbain hellénistique, était encore visible dans un état plus complet à la fin du dix-neuvième siècle et a été rapidement décrite par Gottlieb Schumacher (*Northern 'Ajlūn. Within the Decapolis* [Londres 1890] 74–76. Zone appelée el-Birket [le réservoir] par la population locale). Le terrain a été intégré en 1987 par le Department of Antiquities of Jordan au site archéologique protégé de Gadara. La ville antique a fait l'objet d'explorations systématiques depuis les années 1960 et une nouvelle synthèse sur ces recherches et sur l'histoire de la ville a été présentée par Thomas Weber (*Gadara Decapolitana. Untersuchungen zur Topographie, Geschichte, Architektur und der Bildenden Kunst einer Polis Hellenis im Ostjordanland. Gadara – Umm Qeis I* [Wiesbaden 2002] 321–324). À partir de 1987 a

été engagé, sous la direction de Adolf Hoffmann, puis de l'auteur de ce volume, un programme de fouilles sur le monument.

Après le dégagement des restes en place de l'arc, cinq sondages et deux coupes ont été effectués sur le monument et aussi dans son voisinage immédiat dont faisait partie aussi l'hippodrome. Ils ont révélé les fondations de l'arc qui tiennent compte des différences de résistance du substrat, rocheux dans la partie nord, argileux dans la partie sud, la partie centrale étant aménagée sur une dalle de fondation. Ils ont fourni aussi des références chronologiques pour la construction. Les deux couches supérieures I et II d'écroulement et de remblai de la route contenaient encore de la céramique byzantine et islamique, les deux couches inférieures (III et IV) formées de remblai et de terre argileuse ne contenaient que des productions romaines tardives ou romano-byzantines. C'est à ce dernier ensemble que l'on peut provisoirement rattacher la pose des fondations. Dans le sondage 6.1 des tessons suggèrent que le monument a été démonté partiellement et exploité pour la récupération de matériaux de construction dans la période byzantino-omeyyade. Deux fragments de lampe du second siècle (et peut-être de la fin de ce siècle) trouvés dans la rampe ou le remblai du passage central de l'Arc, pourraient fournir un terminus post quem pour la construction de la rampe et donc du monument.

La conception d'ensemble de ce monument ne peut être rattachée au type romain urbain de l'arc de triomphe qui, sur d'autres sites, a souvent servi de modèle pour des monuments à arc indépendants d'un rempart. Il est, en effet, composé de trois éléments: un bloc central en forme de rectangle allongé dans lequel s'ouvre une porte à trois passages est encadré par deux constructions annexes. Vu de l'est, du côté de la ville, l'arc présente une façade continue rectiligne. À l'ouest les constructions latérales prennent l'aspect de tours semi-circulaires qui encadrent, à la manière de bastions, la partie centrale. Celle-ci est structurée par quatre pilastres rectangulaires qui encadrent deux passages latéraux étroits et un passage central qui dépasse le double de leur largeur et de leur hauteur. Sur les façades est et ouest, des piédestaux en saillie qui se détachaient sur ces pilastres portaient des colonnes en conglomérat qui se détachaient sur l'élévation en basalte des murs. L'entablement des colonnes est en calcaire, comme les édicules à niches placés au-dessus des passages latéraux. Implantée dans une zone de contact entre deux formations géologiques, Gadara a pu utiliser pour ses constructions aussi bien trois variétés de calcaires que des basaltes devenus le principal matériau de construction à partir du milieu du premier siècle de notre ère.

L'analyse de chaque aspect de la technique de construction présente des exemples parallèles dans les principaux monuments publics de Gadara, ou dans la région. Le livre fournit ainsi un référentiel commode et précis pour des études architecturales sur d'autres sites de la région, par exemple pour l'usage du mortier destiné à faciliter la mise en place des blocs, ou l'utilisation, rare, de tenons métalliques. Sous un arc de décharge,

un linteau clavé dont la majorité des éléments a été retrouvée, y compris la clef ornée d'une massue, a été restitué au-dessus du passage central. L'assemblage des blocs de basalte, dont la taille en pyramide sur leur face postérieure était compensée par des calages, permettait de simuler, en parement, l'apparence des joints fins et serrés d'une technique à carreaux et boutisses, sans cependant assurer la même solidité. L'auteur conclut que la technique de construction quelque peu inconséquente du monument doit indiquer une certaine hâte qui en a compromis la solidité, en particulier dans l'appareil en basalte. Aucun de ses blocs n'est resté en place dans le noyau de la construction qui reposait sur des fondations insuffisantes.

La découverte de nouvelles pièces a conduit l'auteur à présenter pour certaines parties de l'élévation une restitution différente de celles proposées par Hoffmann entre 1990 et 1996 (p. 124–126). C'est le cas pour les cadres de porte dorique, les archivoltés des passages, la construction de la voûte du passage central (II), les édifices des niches. Un profil d'imposte à la sixième assise de la paroi intérieure de la tour pourrait indiquer un passage du basalte au calcaire. Entre les deux façades, la différence d'assemblage des éléments de l'ordre plaqué, du stylobate des colonnes au chapiteau, et l'utilisation de tenons réservée à la façade ouest, indiquent que l'architecte était bien conscient de la différence de résistance des fondations entre l'est et l'ouest de l'arc. La proposition la plus importante réduit fortement la hauteur des tours qui encadrent le corps central dont l'attique à trois niveaux domine clairement l'ensemble du bâtiment.

Les éléments du décor architectural trouvés dispersés ont été inventoriés et remis en place par Bührig dans la restitution du monument mais ils ont été soumis aussi à une nouvelle analyse formelle par K. Stefan Freyberger dans une contribution placée à la fin du volume. Celle-ci reprend les différents éléments de l'ordre colossal, des édifices des niches, des piédestaux et enfin le grand linteau de porte clavé qui fait partie de l'archivolte, au-dessus du passage central de l'arc. Il réexamine leur style et leur signification en recherchant des parallèles, en particulier dans le Hauran dont il a exploré les monuments en basalte, sans hésiter à élargir ses recherches jusqu'à Baalbek. Les motifs figurés sont rares dans ce décor: fleurs et grappes de raisins, aigle aux ailes éployées, massue d'Hercule sur la clef de l'arc du passage central. On peut expliquer cette dernière par la fonction apotropaïque de l'attribut sur une porte, mais aussi par la vénération particulière que portait la dynastie des Sévères à Héraclès-Melqart. L'analyse du décor conduit à des conclusions chronologiques: après un classement des monuments de la région en trois groupes principaux, datés entre l'époque d'Hadrien et celle d'Alexandre Sévère, Freyberger propose, d'après des parallèles, une date entre la fin du second et le début du troisième siècle pour l'arc étudié. Par ailleurs la qualité homogène des motifs et de leur exécution suggère que le bâtiment a été réalisé dans une période relativement courte.

Freyberger s'interroge aussi sur les ateliers qui pouvaient être à l'origine du décor de l'arc extra muros de Gadara. Des parallèles frappants, déjà établis dans les folia des chapiteaux corinthiens entre le Macellum de Gerasa et le monument à podium de Gadara, peuvent être élargis au monument à arc extra muros de cette ville. Par ailleurs la perte de qualité constatée dans l'exécution du décor à l'époque sévérienne tardive pourrait s'expliquer par une multiplication des chantiers qui a conduit à engager des sculpteurs insuffisamment formés.

Les derniers chapitres de l'ouvrage rédigés par Bührig élargissent le débat en remplaçant l'arc extra muros de Gadara dans son cadre saisi à trois échelles différentes qui vont de son environnement immédiat à l'espace urbain puis régional.

Le monument à arc était situé sur l'axe de circulation est-ouest qui traversait tout le site et qui a servi aussi d'axe au développement de l'espace urbain. Les traces de roues profondément gravées dans le basalte du pavage et du seuil dans le passage central du monument attestent un trafic important de voitures entre Gadara et la vallée du Jourdain qui ont dû passer, pendant un temps du moins, par le monument. Or on a observé, sur ce tracé, une nette rupture de niveau, qui dépasse trois mètres, entre l'arc et le terrain situé immédiatement à l'ouest. (La différence de niveau avec l'arc atteint encore 3,42 m à 13 m à l'ouest de celui-ci et une profondeur de 3,19 m a été relevée à une distance entre 50 m et 93 m à l'ouest de l'arc.) Une dépression du terrain, dans l'axe de l'arc, a longtemps fait fonction de réservoir d'eau comme l'indique le toponyme de al-Birkah qui lui a été attribué par la population locale et a été relevé par Schumacher en 1886. Ce réservoir, limité par des digues, a été aménagé. Son fond a été rendu étanche par un revêtement fait d'éclats de calcaire et de basalte liés par un mortier de chaux. La date de la Birkah n'a pas pu être établie d'une façon sûre. (Une monnaie du temps d'Hérode le Grand trouvée dans le radier d'étanchéité de la Birkah et une autre du temps de Ptolémée III Evergète, dans la couche de dépôts au fond du réservoir, ne datent pas l'utilisation du réservoir. Elles provenaient dans doute d'un apport de gravats pris dans la ville pour établir le remblai d'étanchéité du réservoir.) Si la dépression était naturelle il est difficile d'expliquer le choix d'y faire passer le tracé de la route à la sortie de l'arc. Bührig exclut la construction et l'utilisation simultanée de la Birkah et du monument à arc. Elle suppose qu'après un premier dégât sur l'arc, causé par un séisme, le tracé de la route qui passait par l'arc a été abandonné et dévié au nord du monument extra muros. Cependant, si le monument semble avoir perdu sa fonction de passage avant sa destruction finale attribuée à un grave tremblement de terre en janvier 748 ou en mars 757, le trafic routier ne semble pas avoir cessé.

Le monument à arc n'est pas lié à un rempart limitant la ville. Il a pourtant été placé, comme quatre autres constructions qui partagent avec lui l'un ou l'autre de leurs composants, sur un même alignement est-ouest qui a été l'axe de développement urbain de Gadara

entre l'époque hellénistique et l'empire romain tardif. La colline à l'extrémité est de cet axe était le site de la ville hellénistique, entourée par un rempart dans lequel s'ouvrait la Porte est (4. – Les numéros donnés de suite entre parenthèses correspondent à ceux de la publication et du plan d'ensemble de la ville, en table hors texte 1) ou d'Abila. À l'ouest, la porte (22) marquait la limite de l'extension de la ville dans cette direction au cours de la première phase impériale. Plus à l'ouest encore, la porte (26), datée de l'Empire romain tardif, constituait, elle aussi, une ouverture dans un rempart dont on n'a identifié que des amorces. En revanche, avant d'arriver à cette porte par l'itinéraire décrit, une autre porte, plus à l'est, dite de Tiberias (23), dont l'élément central, à un seul passage, est flanqué de deux tours rondes, se présente comme une construction indépendante de tout rempart (Weber loc. cit. 3) comme le monument qui est l'objet de la publication (29) situé sur le même axe, à environ 580 m plus à l'ouest. Avant de l'atteindre, la rue longeait un alignement de chambres qui servaient de substructures à la branche nord d'un hippodrome. Bührig a montré que la fonction de cette série de constructions était de marquer, sous une forme monumentale, les étapes successives de l'extension du territoire de la ville à partir de l'époque hellénistique, puis sous l'Empire romain. Au début du troisième siècle, l'arc (29) a consacré la dernière phase d'extension monumentale de la ville avec la création de l'hippodrome (28) (p. 3–7: La datation de la construction a été précisée peu à peu, de la fin du second siècle [Weber] au début du troisième siècle après J.-C., d'après le matériel de fouille et des indices stylistiques fournis par le décor du monument.).

L'itinéraire jalonné d'arcs qui vient d'être décrit n'était pas limité à la ville. Les traces de roues profondément gravées dans le basalte du pavage et du seuil dans le passage central du monument à arc (29) attestent un trafic intense et durable de chariots qui passaient par le monument pour relier Gadara à la vallée du Jourdain.

Dans ce contexte la présence d'une réserve d'eau attestée à proximité de l'Arc extra muros prend tout son sens. À une entrée de la ville où s'arrêtaient les voyageurs et les convois il fallait abreuver et faire reposer les bêtes de trait ou de bât qui pouvaient trouver un pâturage dans les près environnants, irrigués par les pluies d'hiver ou le trop-plein de la birkah. On a identifié des traces d'installations comparables à l'ouest de la ville de Bosra. L'espace situé immédiatement devant les portes des villes, point de rencontre entre les habitants, les voyageurs et les marchandises, constituait, dans la tradition orientale, un espace public, emplacement disponible pour un marché ou un tribunal (p. 188–191).

Bührig insiste sur l'intégration de Gadara dans un réseau de routes qui s'est développée à l'échelle régionale et que l'on qualifie souvent de voies caravanières. Ce terme, au sens étroit, devrait cependant être réservé à un trafic à longue distance par des convois organisés de bêtes de somme et transportant plus particulièrement des denrées exotiques d'un certain prix. De même on est souvent arrivé à appeler villes caravanières des cités

qui constituaient simplement des sites d'étape sur un itinéraire suivi par des caravanes. Or ce terme n'a sa pleine valeur que pour des villes qui sont des centres d'initiative, d'organisation et de gestion du transport et de la redistribution de marchandises dans le commerce à long cours comme Palmyre ou Pétra. Pour le moment on ne dispose pas de textes attribuant cette fonction à des villes de la Syrie du Sud, mais la position géographique de Bosra et sur un itinéraire vers l'est et le sud de l'Arabie passant par le wadi Sirhân et sa liaison directe avec Damas et des ports méditerranéens, notamment en passant par Gadara, constituent des indices dans ce sens. Un autre argument est apporté par l'intérêt porté à Bosra par la dynastie nabatéenne qui semble avoir, jusqu'à Rabbel II, étendu progressivement emprise vers le nord.

Si des routes de la région ont certainement été utilisées pour des échanges commerciaux entre la Syrie et l'Arabie, il ne faut cependant pas perdre de vue que le réseau routier dense, qui n'a pas cessé d'étendre son maillage à l'époque romaine, a dû être utilisé plus largement pour le transport de différents produits, en particulier agricoles, sur des distances variables entre zones rurales et villes, entre la côte et l'intérieur, et entre le nord et le sud. Ainsi les productions de blé ou de légumineuses du Hauran ont pu alimenter les villes de la Côte.

Il faut ajouter, comme l'a fait Bührig, que ce réseau avait une fonction administrative et politique: il assurait pour l'autorité romaine, impériale et provinciale, toutes les communications nécessaires pour gérer, défendre et exploiter ses provinces orientales.

Les monuments à arcs sur des passages obligés, avec leurs tours, ont pu servir à prélever des taxes ou des péages sur différentes formes de trafic comme l'a suggéré une hypothèse de Weber pour les tours de la porte de Tibériade à Gadara (Weber op. cit. 98–101). Le déplacement des armées mais aussi des personnels civils et la transmission de nouvelles ou d'ordres jouaient un rôle majeur dans la gestion des territoires de l'Empire. Les routes pavées, sur des itinéraires directs, complétés par des tours de signalisation convenaient aux déplacements des troupes et aux cavaliers, avec des charriots pour le matériel lourd. Les inscriptions des milliaires comme les monuments de prestige construits dans les cités évoquaient l'autorité impériale.

Les apports nouveaux des fouilles et l'analyse architecturale permettent à Bührig de situer cette construction dans la typologie des arcs et portes monumentales des provinces orientales et de l'Empire. La porte à trois passages flanquée de tours arrondies se rattache à un type de porte urbaine qui remonte à l'architecture républicaine et augustéenne. Il se développe dans les camps, depuis l'époque de Claude, comme un type autonome d'architecture en particulier parmi les architectes militaires de Marc Aurèle et jusqu'à Sévère Alexandre. L'architecte de l'arc extra muros de Gadara a repris, au début du troisième siècle, ce type de plan pour une construction indépendante et sans fonction défensive. On n'a trouvé aucune trace d'un dispositif de fermeture dans les trois passages. La nouvelle reconstitution de l'élévation, dans

laquelle l'auteur reconnaît des particularités de décor régionales, révèle clairement le caractère représentatif du monument. L'adoption de types romains de monuments est une marque d'intégration à l'Empire et de fidélité à l'empereur, mais ces monuments ne sont pas coupés pour

autant de traditions grecques et orientales qui continuent à marquer le pays.

Paris

Jean-Marie Dentzer